

L'histoire au XX^e siècle est connue pour sa violence et son caractère sanglant. La Deuxième guerre mondiale contribue à cette image, notamment par le nazisme, idéologie à la base d'un crime de haine dont les mots peinent à décrire l'atrocité. Cette histoire du nazisme est généralement racontée de manière froide, détaillant la vie des prisonniers des camps sans y placer l'émotion humaine, la remplaçant par un nombre de victimes ou de rescapés. C'est pourquoi il semble alors parfois facile d'oublier que les presque six millions de victimes juives étaient avant tout des êtres humains et non pas des nombres, statut auquel les nazis ont tenté et malheureusement parfois réussi à les réduire. Or, la mémoire de ces victimes ne peut se perpétuer en tant que nombre, d'où la nécessité, lorsque l'on se penche sur l'histoire des camps nazis, de se tourner vers des témoignages, tel que celui de Primo Levi, un rescapé du plus grand camp: Auschwitz. Dans l'étude de l'antisémitisme au XX^e siècle, de l'idéologie nazie et du témoignage de Levi, deux questions fondamentales se posent. Comment la machine nazie a-t-elle enlevé leur humanité aux prisonniers de ses camps et plus particulièrement aux juifs? Comment les camps et le génocide des juifs a-t-il pu se produire? Afin de répondre à ces deux interrogations, nous allons dans un premier temps nous intéresser au processus de déshumanisation des juifs dans les camps nazis, mais également à la façon dont ils sont restés humains en nous appuyant sur le témoignage de Primo Levi Si c'est un homme. Puis, dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur la cause ou les racines des camps, c'est-à-dire l'antisémitisme européen ainsi que l'idéologie nazie.

Les récits des camps de concentration et d'extermination sont bien évidemment terrifiants dans leur aspect meurtrier (rappelons que les victimes d'Auschwitz seul s'élèvent à 1,1 million de morts pour 1,3 million de déportés, dont 90% de juifs), mais également parce que le terme "camp d'extermination" revêt un deuxième sens, celui d'une destruction psychologique humaine et profondément liée à la dignité humaine. Effectivement, la déshumanisation des détenus passe notamment par leur animalisation et ce dès l'étape du tatouage qui rappelle le marquage du bétail ainsi que les déportations en train qui oblige "les déportés (hommes, femmes et enfants!) à rester des jours dans leurs propres excréments" (p. 307). En outre, les déportés n'ont plus de nom, mais un matricule et se voient obliger de "laper leur soupe comme des chiens" (p. 307). Aussi on vole les détenus et leurs cadavres en plus de pratiquer parfois sur eux des expérimentations médicales (quand celles-ci ne se pratiquent pas "in vivo"). Levi souligne également la perversité de leur mise à mort, qui emploie le même poison que celui pour tuer les parasites. De plus, les détenus animalisés ne possèdent plus leur identité: "ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux" (p. 34). La réalisation même de ce processus blesse Levi qui, à la fin de son emprisonnement à Auschwitz, dont il était sûr qu'il ne sortirait jamais alors qu'il travaille comme "chimiste" dans le camp et connaît une amélioration dans ses conditions de vie, affirme ressentir "la douleur de se souvenir, la souffrance déchirante de se sentir homme, qui me mord comme un chien à l'instant où ma conscience émerge de l'obscurité" (p. 220). Il évoque également l'importance du regard de l'autre, dont "le sentiment de notre existence dépend" (p. 270). Les nazis ont également forcé les juifs à se haïr entre eux en instaurant une hiérarchie parmi les prisonniers. Enfin, Levi affirme que "l'œuvre entreprise par les Allemands triomphant avait été portée à terme par les Allemands vaincus: ils avaient bel et bien fait de nous des bêtes" (p. 269). Ici il fait le récit de ses derniers jours dans le camp alors que les nazis sont partis. Il reste à Auschwitz parmi les malades et assiste à la mort d'un nombre gigantesque d'individus, dont un qui partage sa chambre à "l'infirmerie" (le K.B.). Il meurt et Levi et ses camarades, qui sont trop faibles pour le porter dehors, le laissent dans la chambre et prennent son pain.

Pourtant, Levi donne plusieurs exemples d'humanité dans son témoignage qui prouvent que d'une certaine manière, les nazis ne sont pas parvenus à la réalisation de leur objectif de "double extermination". Effectivement, Levi dit avoir reçu une "leçon d'humanité" de la part d'un autre prisonnier, qui l'encourage à ne pas céder à sa bestialité, à survivre pour vivre après ce camp et témoigner. Le prisonnier nommé Steinlauf affirme que, même s'ils sont des esclaves, il leur reste une ressource que les nazis, à moins de céder, ne peuvent leur enlever: le refus de leur consentement. En outre, la "réhumanisation" des prisonniers s'opère, dans l'expérience de Levi et d'Auschwitz, après le départ des nazis alors que des détenus offrent un morceau de leur pain à Levi pour les avoir aidés: "ce fut là le premier geste humain échangé entre nous. Et c'est avec ce geste, me semble-t-il, que naquit entre nous le lent processus par lequel, nous qui n'étions pas morts, nous avons cessé d'être des "Häftlinge" pour apprendre à redevenir des hommes" (p. 250). Enfin, Levi attribue sa survie physique à la chance mais aussi à "la volonté qu'(il) a tenacement conservée, même aux heures les plus sombres de toujours voir, en (ses) camarades et en (lui)-même, des hommes et non des choses, et d'éviter ainsi cette humiliation, cette démoralisation totales qui pour beaucoup aboutissaient au naufrage spirituel." (p. 315).

Ainsi, le témoignage de Levi montre ce que les chiffres et de nombreux livres d'histoire peinent à expliquer: le processus de déshumanisation, preuve de la déliquescence de la civilisation au XX^e siècle. Pourtant, Levi nous laisse une forme d'"espoir" en affirmant que, dans son cas, il a existé une mince humanité que les nazis n'ont pas su détruire. En d'autres mots, il fait dans son ouvrage le récit d'un "combat pour la vie", qui comme le terme "camp d'extermination", possède un double sens.

Alors que nous constatons l'horreur des camps que les mots ne savent décrire que comme un euphémisme, il semble primordial de comprendre comment une atrocité telle que celle-ci a pu se produire notamment "parce que ce qui est arrivé peut recommencer". Afin de comprendre comment il a pu exister des camps de concentration sous l'entière tutelle du III^e Reich (Dachau est construit en 1933), nous devons nous pencher sur l'idéologie nazie, donc sur l'antisémitisme et son "parcours" jusqu'au XX^e siècle. Commençons tout d'abord par préciser que bien que l'antisémitisme s'inscrive, comme toutes les formes d'exclusion et de répression, d'une haine de la différence, il comporte trois particularités: la juxtaposition du peuple juif et de la religion juive, le judaïsme comme origine du monothéisme (le christianisme est une secte juive) et enfin la diaspora juive, dont l'absence de territoire appartenant aux juifs. Ce sont sur ces trois spécificités que se basent les différentes variantes de l'antisémitisme qui sont au nombre de quatre, la première étant l'antijudaïsme. Il constitue la variante chrétienne qui qualifie, depuis le Moyen-Âge, les juifs de peuple déicide. Il est à la base de nombreux mythes sur les juifs, mais aussi de massacres (les juifs hongrois lors de la première croisade) ou encore de fausses accusations (les juifs sont responsables de l'épidémie de peste qui frappe l'Europe en 1346). Cette forme d'antisémitisme pousse certains juifs à se réfugier dans les pays musulmans, qui leur offrent une sécurité et une certaine tolérance, malgré leur statut de "dhimmi". La deuxième variante est la variante moderne qui apparaît à la fin du XVIII^e siècle, alors que la philosophie des Lumières place les juifs au rang d'égal des chrétiens. Au même moment, l'Europe connaît son industrialisation, à laquelle les juifs s'adaptent mieux que les chrétiens. En effet, depuis le Moyen-Âge, les juifs n'ont pas le droit de posséder des terres et restent alors dans les villes. Or, au XVIII^e siècle, alors que l'industrialisation induit une urbanisation, les juifs déjà ancrés dans les villes s'enrichissent aux dépens de la population "indigène". De plus, il est important de souligner que les juifs participent plus rapidement et de manière plus active aux débuts

du capitalisme. La troisième variante est la variante nationale qui apparaît entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle avec le mouvement des nationalités. En effet, alors que la nation commence par se définir par sa religion, sa culture, etc., les juifs ne s'intègrent nulle part et leur discrimination sert à cimenter le "nous" national, que nous pourrions illustrer par l'affaire Dreyfus. La dernière variante raciste apparaît encore au XIX^e siècle. Elle émerge des colonisations et de la classification des "races humaines" qui en découle. Les juifs deviennent une race qui s'oppose diamétralement à la "race aryenne" sur le spectre de cette hiérarchie raciale, justifiée par la "raciologie". Cette théorie sert de fondement aux politiques allemands qui, dans un pays éclaté, désignent les juifs issus d'une "race inférieure" comme responsables des malheurs de l'Allemagne. En effet, alors que l'Allemagne subit une crise identitaire, que sa population est divisée et que les vestiges de la culture impériale subissent les défaites de 1918, l'humiliation du traité de Versailles et la crise économique finissent de démanteler la nation déjà fragilisée. Avec l'avènement d'Hitler au pouvoir, l'antisémitisme devient une norme. Un des tournants de cette banalisation de la haine et de la violence a lieu en 1935, avec les lois de Nuremberg qui font passer dans le cadre légal la persécution de la minorité. De plus, la politique de propagande menée par le NSDAP se montre efficace et permet d'intérioriser dans la population allemande le message raciste national-socialiste. De plus, Hitler promet de redresser l'Allemagne et baisse la courbe du chômage, "annule" l'humiliation des Diktat et redonne une fierté aux Allemands, ce qui lui permet d'obtenir leur support. Le NSDAS ne change pas les Allemands en antisémites radicaux mais s'assure que le message raciste nazi soit suffisamment intériorisé pour laisser au gouvernement une "marge de manœuvre". Cependant, dès 1939, les théories raciales et le darwinisme social sont appliqués par l'extermination des handicapés mentaux et des commissaires politiques russes notamment. Elle est permise par le contexte de guerre, qui banalise l'expression d'une violence extrême. Les Einsatzgruppe, qui tuent près de 1,5 million de personnes, sont remplacés pour des raisons psychologiques (il est trop dur de devoir tirer sur autant de gens) et pratiques (il faut industrialiser l'extermination) par des chambres à gaz qui sont testées pour la première fois en 1940 à Auschwitz (I). Rappelons que les chambres à gaz sont la cause de millions de morts qui seront par la suite brûlés dans une tentative de cacher les crimes nazis.

Cependant, malgré la découverte des camps en 1945 et la confirmation historique des chambres et des millions de morts qu'elles ont causés, certains remettent encore aujourd'hui en question leur existence. En effet, des négationnistes tels que Rassinier ou Faurisson émettent quatre thèses: les chambres à gaz n'ont pas existé dans un but meurtrier; elles servaient à débarrasser les prisonniers des poux. Deuxièmement, la "solution finale" ne consistait pas à exterminer les juifs, mais à les renvoyer en Europe de l'Est, là d'où ils sont venus. Troisièmement, le nombre de victimes juives ne s'élèvent pas à plus d'un million (nous savons qu'il y a eu entre cinq et six millions de victimes) et elles ont été tuées par les bombardements des Alliés ou sont mortes de maladie dans les camps. Enfin, le génocide est un complot de propagande des Alliés ou un complot sioniste. Ils justifient ces thèses par plusieurs méthodes: l'hypercritique (ils réfutent tous les témoignages), l'argumentation technique (ils "prouvent" que les chambres n'ont pas existé) et l'imagination fabulatrice (ils changent le sens des témoignages ou prétendent que le langage codé utilisé par les nazis était littéral). Les négationnistes constituent un réel danger car, pour quiconque qui ne se penche pas réellement sur l'histoire du génocide des juifs, il s'agit d'une querelle d'historiens. Or l'histoire est une science et on ne s'invente pas historien (ce que font les révisionnistes). En plus de salir la mémoire des juifs, ils servent un objectif politique: si le génocide est enlevé au nazisme, celui-ci devient acceptable, tout comme le fascisme italien (malgré les

nombreuses victimes africaines). Nier le génocide, c'est permettre la résurgence du nazisme aujourd'hui, d'où le danger que représentent de tels propos, repris par des politiques reconnus tel que J.-M. Le Pen qui affirme que les chambres à gaz sont "un détail de l'histoire".

A travers ce travail, nous avons pu effleurer l'atrocité du phénomène ou processus de déshumanisation des prisonniers grâce au témoignage de Primo Levi, qui affirme dans sa lutte pour la vie que d'une certaine manière l'objectif nazi n'a pas été complètement accompli, puisqu'il subsistait en lui une dernière lueur d'humanité. De plus, Levi nous encourage en conclusion de son œuvre à étudier les racines du nazisme afin de tenter de les comprendre, bien qu'il défie la rationalité. Par une brève étude de l'antisémitisme, nous avons constaté qu'il n'est pas unique à l'Allemagne ou au XX^e siècle, mais que le nazisme, dans sa machine meurtrière, en fait la synthèse unique de violences lui préexistant. Or, la double extermination qu'évoque Levi trouve une résonance triple dans le négationnisme, qui, dans la négation de la monstruosité nazie, sert un objectif politique attrayant à la moralité plus que discutable. Cependant, à travers ce travail, il s'agit de comprendre l'antisémitisme mais aussi de combattre l'obscurantisme que tente de nous imposer le négationnisme et prendre la responsabilité en tant qu'être humain de s'assurer qu'une telle horreur ne se reproduise plus jamais.